PAUVRES

—ET—

Grands Boers.

Ces jours derniers, de la Haye, capitale de la Hollande et ville où les hommes politiques des différentes nations civilisées ou passant pour telles ont joué il y a quelque temps cette étrange comédie qui portera le nom de *Conférence de la Paix*, les délégués boers, MM. Fisher, Wolmans et Wessels, ont fait un appel à toutes les nations pour une intervention en faveur de leur malheureux pays.

Car de l'Etat libre d'Orange et du Transvaal il faut presque dire: *Finis Poloniæ*.

Et ce lord Roberts, parlant au nom de l'Angleterre l'a dit.

L'Angleterre, la Grande Bretagne plutôt, ne le désavouera pas. Ce que la Grande-Bretagne, le plus effrayant bull dog des temps modernes, tient, elle ne la lâche plus. Il faudrait, pour cela, lui couper la tête, et l'animal est redoutable. Est-ce que l'ours du Nord lui-même peut en avoir raison?

Ainsi se terminait l'appel des trois délégués boers:

"Au nom de la justice et de l'humanité, nous faisons appel à tous les peuples pour qu'ils viennent à notre aide dans ce moment suprême et souvent notre pays.

"Nous nous remettons à Dieu, confiants que nos prières seront entendues."

Pauvres délégués boers, représentants d'un peuple héroïque, le seul peuple vraiment héroïque à notre fin de siècle, si digne de vivre et d'être honoré, qui s'est si bravement et si vaillamment défendu, qui ferait rougir l'Angleterre de sa victoire si l'Angleterre savait rougir, vous parlez fort convenablement de la justice et de l'humanité, et votre croyance en Dieu, puisque vous espérez en lui, vous honore grandement.

Ces mots *justice*, *humanité* et *Dieu* sont des mots bien grands et bien beaux et nous ne disons certainement pas qu'ils ne contiennent point de superbes idées et d'admirables pensées. La conception d'un Dieu est incontestablement la plus haute et la plus sublime conception de l'homme,—conception que l'homme n'aurait jamais eue si Dieu n'existait pas. Quant aux idées de justice et d'humanité, elles dirivent tout naturellement de l'idée de Dieu, idée-mère, idée suprême, idée d'où tout vient comme d'une cause première, nécessaire et absolue.

Si Voltaire lui-même n'étant pas un athée, comme certains le prétendent, a su dire que "si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer" que signifieraient donc la justice et l'humanité sans Dieu, et ces deux mots superbes ne seraient-ils pas parfaitement creux, comme le mot Dieu lui même.

II

Non, non, malgré tout et quoi qu'il en soit, il ne faut pas être trop pessimiste, voir tout en sombre ou en noir, jeter absolument son âme au diable, si toutefois l'âme existe, bonne ou mauvaise.

Mais pourtant, dans ce siècle, à cette fin de siècle, au XIXe que l'on dit très grand et très brillant par la civilisation, où l'homme orgueilleux et présomptueux se fait avec ses progrès un piedestal de misères et d'iniquités sociales, où donc, où donc est la *Justice*, et ce superbe vocable, l'un des plus beaux de toute la langue humaine et le plus sacré après Dieu, est-il, dans la réalité, autre chose qu'un mot mensonger, une illusion, une déception et une raillerie?

Où donc est-elle cette Justice, soit politique, soit sociale, soit morale?

Dans l'esprit de quelques-uns, qui peuvent être à peu près bons, elle reste comme un idéal religieux, admirable sans doute et qu'il ne faut point éteindre ou chasser, mais qui a toutes les qualités et toutes les beautés de l'irréalisable ou de l'impossible. Elle n'est point faite pour les hommes et les peuples.

Ces hommes sont plus ou moins mauvais depuis le commencement des temps, et ce qu'ils appellent civilisation, c'est-à-dire un état supérieur à la sauvagerie et à la barbarie, tout en les rendant plus polis, plus faux et plus fourbes, ne les a pas rendus moins méchants. Et les peuples, comment entendent-ils la Justice pour eux-mêmes et pour les autres? Avec leurs glorieux mots de liberté, d'égalité et même de fraternité, quelle société de vérité, de raison et de respect se donnent-ils, et comment se traitent-ils entre eux? Est-ce bien chrétiennement ou bien fraternellement? Ont-ils cessé d'être sauvages et féroces?

Aujourd'hui plus que jamais, malgré nos innombrables églises, nos écoles ouvertes partout, nos cours de justice très vantées, et les millions de journaux qui se glorifient de faire la lumière par le monde,—journaux anglais surtout—est ce que la force ne prime pas le droit, ne fait pas le droit—*makes right*—selon la généreuse langue qu'on parle au Parlement de Londres, la plus grande ville du monde par sa population, le nombre de ses mendiants, de ses crève faim et de ses âmes perdues. Et pourquoi l'Irlande adorerait elle l'Angleterre?

Oui, c'est la force, qui est un peu le droit des assassins, qui fait partout la justice à cette heure, et c'est contre les faibles, bien entendu, qu'elle s'exerce aisément, impurement, tout naturellement, aux acclamations des forts et peut être à la satisfaction des faibles eux-mêmes.

Alors, que voulait ces braves Boers?

III

Il nous parle d'humanité!

C'est là, certes, dans ses différentes acceptions, soit qu'il s'agisse de l'espèce humaine—*humanum genus*—soit qu'il s'agisse du sentiment qui ne veut pas qu'on mange son semblable et que l'on sache parfois *miseris succurrere*, comme dit le poète latin, pourvu cependant que cela n'rille pas jusqu'au sacrifice et qu'on en soit quitte avec l'aumône, un mot fort respectable et très fréquemment employé. C'est *humanity* en anglais. Le mot est presque chrétien, digne de l'être, très noble devant le cœur, et il appartient à la langue de la bonté et de la générosité. La philosophie bienveillante l'accepte pour sien. Il a horreur du sang, *abhorret a sanguine*, comme dit l'Eglise. Moïse lui-même le connaissait, lui qui disait au haut du vieux Sinaï, tout rapproché de Dieu: Tu ne tueras point!

Ce Moïse, non plus, n'était pas l'adorateur du veau d'or, comme le sont les Anglais et bien d'autres, et il méprisait cette ignoble bête.

Mais croyez-vous que l'humanité soit grand'chose à notre époque et que la tuerie y soit un crime contre la morale et contre Dieu, contre la morale peu révoltée et contre Dieu silencieux? Comme dans le paganisme, n'offre-t-on pas encore des sacrifices humains à ce Dieu qui ne s'en émeut pas et qui laisse faire? Car s'il ne voulait pas, ces sacrifices humains auraient-ils lieu?

En vérité, les hommes, comme individus et profitant de leurs droits et de leur liberté, se tuent très libéralement entre eux par nos temps civilisés, moins grossièrement peut-être qu'aux temps d'Abel et de Caïn, mais aussi sûrement. En outre, il connaissent des poisons ignorés au commencement du monde. Quant aux peuples, en vertu des progrès de la science et de la destruction, car la science favorise la destruction autant que la vie, sinon davantage, avons-nous besoin, pour glorifier notre siècle et sa civilisation, de dire qu'ils se massacrent très glorieusement entre eux, d'une façon scientifique et merveilleuse, et qu'ils sont tous armés pour la guerre incessante, constante, sanglante, horrible et trois fois épouvantable, sans en excepter les Etats-Unis eux mêmes qui sont en train d'enterrer sur plusieurs champs de bataille leur magnifique rêve de liberté et de démocratie?

L'*humanité*, l'*humanité*! dites-vous.

Et pourtant, pourtant, si ce Guillaume, un fort, un empereur, le Kaiser d'Allemagne, l'homme qui fait tant de discours et des sermons luthériens, eut osé dire un mot à l'heure voulue et le fixer à la pointe de son épée, l'Angleterre n'aurait point osé massacrer les Boers et faire une Pologne de l'Etat Libre d'Orange et du Transvaal.

Il ne fut pas le seul lâche, du reste. Car l'égoïsme est de la lâcheté.

IV

Enfin, comme dernier recours ou suprême espoir en ce monde, les Boers s'adressent à *Dieu*, en qui ils ont confiance.

Un héros polonais, voyant sa patrie écrasée et vaincue, disait: "La France est trop loin et le ciel est trop haut".

Nous croyons bien que par le monde, le peuple et les nations de la terre, il y a des hommes bien croyants et chrétiens, servant Dieu dans la mesure d'une honnête conscience, et d'une foi vraie, préférant le bien au mal, méritant toute considération et tout respect, assez courageux même pour être des saints et qui le sont; mais nous croyons aussi que notre siècle est incrédule, sceptique et matérialiste. L'esprit de justice véritable n'est pas en lui. Sa foi est sans grandeur, sans élévation et sans idéal. Sa civilisation, dans laquelle il y a tant de misères, de souffrances et d'iniquités, pour ne pas dire de crimes, est absolument inglorieuse, même quand elle est anglo saxonne, ou parce qu'elle est anglo-saxonne. On s'y bat, on s'y tue, on s'y massacre impitoyablement. A ces massacres et pour ces boucheries qui font frémir la conscience, on dépense des milliards qui pourraient supprimer la misère, ses hontes et ses laideurs. Ces massacres et ces abominations seraient-ils nécessaires?

Mais si cette civilisation, dite inviolable et impérissable, croyait un peu en Dieu, s'il n'y avait point en elle quelque chose des villes bibliques dévorées par le feu du ciel, et si elle était un peu humaine et un peu chrétienne, est ce que ce qui se passe aujourd'hui se passerait, verrait-on ce qu'on voit à cette heure, et ne bénirait-on pas au lieu de maudire et de se maudire comme on fait? Si Dieu, absent, trop loin ou trop haut, vivait dans le cœur des hommes et des peuples, est-ce que le douloureux drame du Sud de l'Afrique aurait eu lieu?

Le seul peuple du monde, voyez-vous, petit et grand tout à la fois, qui croyait sincèrement et simplement en Dieu, qui le servait sans mensonge et sans hypocrisie, qui lui demandait les vertus du travail et du devoir, qui en attendait la pureté et la tranquillité de la conscience, qui ne voulait pas lui opposer un Dieu faux, laid, menteur, misérable, corrupteur et le plus souvent infâme, ce dieu d'or que Moïse brisa au pied de son Sinaï de vérités, de lumières et de justice divine, était de nos temps l'honnête et héroïque peuple des Boers.

Mais les Anglais l'ont tué.
Et ils chantent victoire.

J. GENTIL.

De l'esthétique du costume féminin.

L'autre semaine s'est tenu à Paris le *Congrès international de la Condition et des Droits des femmes*. La première séance fut une réunion des congressistes au Palais du Costume, où notre confrère Mme Harlor, de la *Fronde*, faisait une intéressante conférence. Après avoir signalé les principales idées qui, au point de vue historique, se dégagent de cette exposition du costume, Mme Harlor a terminé sa conférence en considérant le côté pittoresque et esthétique de cette reconstitution; et elle a conclu:

"Sur l'intérêt pittoresque de ce Palais du Costume, je n'ai pas à insister. Ce qui se voit aussi nettement se passe de tout commentaire.

"Mais, un enseignement est à tirer de cette suite de spectacles, une leçon de goût pour les femmes d'aujourd'hui et de demain; leçon dont certaines modes, presque ou tout à fait contemporaines, font ressortir l'utilité; ainsi lorsqu'on regarde les crinolines du second Empire, ou les étroits fourreaux d'il y a un peu plus de vingt ans, le contraste est éminemment éducateur. Voici d'une part une fantaisie de contour d'une ampleur ridicule qui déforme la femme; voici de l'autre, dans un apparent respect de ses lignes vivantes, une gêne, une sécheresse qui leur enlève tout charme; et cela prouve que la première règle est de permettre à ces lignes non seulement d'apparaître, mais d'avoir l'aisance, le mouvement libre et par cela même poétique.

"En souhaitant aujourd'hui pour la femme un costume hygiénique et pratique, nous n'allons donc point contre l'idéal de grâce et de poésie; à la condition sans doute de bien noter que pour nous l'avènement d'un costume bien commode et sain n'est point l'abdication de l'art de la parure.

"Ce qu'il faut, c'est qu'il y ait vraiment un art: c'est que l'éducation du goût, jusqu'ici négligée, rende impossible toute docilité féminine a des caprices de mode ridicules ou malfaisants. Cette éducation du goût, nous ne saurions trop la demander en même temps que celle de l'esprit. Et j'ajoute qu'elle serait loin d'être complète, si elle tendait seulement à embellir notre personne. Elle doit avoir également en vue le décor intérieur de la maison, ce qui aurait pour conséquence quelque chose de bien plus important encore: le renouvellement de l'architecture.

"Le cadre de beauté sera une des joies futures. Mais nous ne pouvons l'espérer avant l'émancipation du sens esthétique féminin."

Amusante aventure.

Le roi d'Italie, étant l'autre soir à Naples, voulut se donner le plaisir d'une promenade incognito, et il sortit accompagné d'un seul officier d'ordonnance.

Après une course assez longue, Victor-Emmanuel III, se sentant fatigué, héla un cocher et prit place dans la voiture avec son officier. Chemin faisant, Victor-Emmanuel lia conversation avec le cocher de fiacre. Ce dernier, voyant deux bourgeois sortis de l'enceinte de la ville, prit ses clients pour des employés de la maison royale et en profita pour leur compter la triste situation des cochers de Naples auxquels les tramways portaient le plus grand préjudice.

—Le Roi seul, dit-il, en se tournant vers Victor-Emmanuel, pourrait nous venir en aide; nous lui avons adressé une pétition et s'il voulait....

Enchanté, le jeune souverain, voulant tâter l'opinion de son peuple, demanda à l'automédon ce qu'il pensait du nouveau Roi. Et, tout en fouettant son cheval, le conducteur répondit avec une grande sincérité que Humbert avait été trop bon et était tombé victime de sa bonté; mais que, pour son fils, c'était un autre homme, prudent, habile et énergique.

Cependant, comme la voiture arrivait au palais, le cocher reconnut le Roi, et effrayé il disparut au galop, craignant d'avoir eu la langue un peu longue.

Statistique Intéressante.

A l'Institut Pasteur, une statistique intéressante vient d'être dressée, dont voici quelques extraits:

En 1899, les docteurs de l'Institut ont traité 1,614 personnes atteintes de la rage; 10 seulement ont succombé; 6 d'entre ces derniers malades étaient venus trop tard à l'Institut.

Parmi ces 1,614 malades se trouvaient 1,506 Français, 12 Anglais, 15 Belges, 3 Espagnols, 4 Grecs, 2 Hollandais, 1 Marocain, 7 Suisses, 2 Turcs; 62 malades venaient des Indes anglaises.

On n'a point noté dans cette statistique les "enragés" traités dans les instituts Pasteur de Lille, Marseille, Lyon, Montpellier.

En 1886, époque où l'on commença à traiter les personnes atteintes de la rage, on soigna 2,671 malades: 25 seulement d'entre eux succombèrent.

En 1887, sur 1,770 malades, on constata 14 morts.

En général les enragés qui succombent sont ceux qui ont trop tardé à venir se faire soigner à l'Institut. Quoiqu'il en soit, la proportion des morts, qui jadis était effrayante, a été réduite, en 1899, à 0,25 0/0.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 septembre 1900.

I.—**Les Tronçons du Glaive**, douzième partie, par MM. Paul et Victor Margueritte.
II.—**Aube de Règne.—Lettre de Rome**, par ...
III. **La Littérature européenne**, par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française
IV.—**La Boucle du Niger (1896-1898)**, par M. André Lebon
V.—**Voyage au Japon.**—IV. **L'esprit religieux**, par M. André Bellessort.
VI.—**Hellènes et Bulgares.—La guerre de races au XIe siècle**, par M. Alfred Rambaud, de l'Académie des Sciences morales.
VII.—**Revue littéraire.—Les spectacles de la Foire et nos scènes de genre**, par M. René Doumic.
VIII.—**Chronique de la quinzaine.—Histoire politique**, par M. Francis Charmes.
IX.—**Bulletin Bibliographique.**

AVIS

—AUX—

Capitalistes et à Ceux qui Veulent Faire des Placements d'Argent.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de Ville de la Ville de la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane,

Etats-Unis d'Amérique, en vertu d'un privilège spécial accordé par la Constitution et les Statuts de l'Etat de la Louisiane, recevra jusqu'au

SAMEDI, 15 DÉCEMBRE 1900, A MIDI,

des soumissions cachetées pour l'achat des

"BONS D'AMELIORATIONS PUBLIQUES"

de la Ville de la Nouvelle-Orléans de mille piastres chacun, datés du 1er juillet 1900, avec intérêt payable semi-annuellement, courant pendant cinquante ans, sujets à être rappelés après le 1er juillet 1942, payables en monnaie légale des Etats-Unis, l'intérêt et le principal étant garantis par des taxes spéciales imposées à cet effet. Le produit de ces bons sera consacré à la construction de systèmes publics d'eau, égouts et desséchement (sewerage and drainage) de la Ville de la Nouvelle-Orléans. Le montant de bons devant être vendus et le taux d'intérêt qu'ils porteront dépendront des soumissions.

On ne considérera aucune soumission offrant moins de pair et de l'intérêt accru pour les bons ou qui demande un plus fort taux d'intérêt que 4 pour cent ou un intérêt au-dessous de 3 pour cent. Seize millions de bons seront vendus si un intérêt de 3 pour cent est offert; quatorze millions si 3 1/2 pour cent est offert et douze millions si l'intérêt proposé est de 4 pour cent. Les acquéreurs auront à prendre les bons de temps à autre, après un avis de soixante jours et à les payer suivant la demande qu'en fera la Commission de l'Eau et des Egouts.

Vingt pour cent de chaque soumission acceptée seront livrés aussitôt que les bons seront imprimés et signés.

Une soumission pour moins de cinq bons ne sera point considérée.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de la Ville et le Conseil de Ville se réservent le droit de rejeter l'une quelconque ou toutes les soumissions.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque certifié de trois pour cent du montant des bons pour lesquels on a soumissionné. Les chèques des soumissionnaires récusés seront immédiatement rendus à qui de droit; ceux des soumissionnaires heureux seront gardés et affectés au paiement de la première livraison des bons. Toutes les soumissions devront être ratifiées par le Bureau de Liquidation et par le Conseil de Ville de la Nouvelle-Orléans.

Des détails complets relativement à tout ce qui concerne cette annonce peuvent être obtenus dans les brochures que l'on aura en s'adressant à

MM. WINSLOW, LANIER & CIE, à New York.
A la BANQUE CONTINENTALE NATIONALE, à Chicago.
A MM. HOPE & CIE, à Amsterdam.
A MM. BROWN, SHIPLEY & CIE, à Londres.
Au CONSEIL DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE VILLE,
Chambre 10, Hôtel de Ville, Nouvelle-Orléans, Louisiane,
E. U. d'A.

10 juil—dim mer ven

LES PUISSANCES

—ET—

La proposition allemande.

Presse Associée

Washington, 28 septembre—Le groupement des puissances en face de la proposition allemande de punir les leaders chinois avant d'entamer des négociations peut être maintenant annoncé comme le suivant:

La Russie, la France et la Grande-Bretagne se rangent avec les Etats-Unis pour déclarer que cette proposition est inopportune.

Le Japon s'arrête à mi-chemin; il est prêt à suivre l'Allemagne si toutes les autres puissances y consentent, mais simplement dans le but de maintenir l'harmonie entre les puissances, et non parce qu'il a confiance dans la sagesse de la proposition.

L'Autriche et l'Italie se tiennent côte à côte avec l'Allemagne, ce qui fait que le triplice présente une ligne solide.

Ces deux premières puissances n'ont pas tenté de discuter la proposition allemande, et leurs réponses indiquent clairement qu'elles ont donné leur approbation sans beaucoup de considération.

On ne sait officiellement rien à Washington de la proposition alternative qui se prépare en Europe. Si elle contient la classe de la punition préalable comme l'ancienne proposition elle sera probablement repoussée à Washington.

Le retour du secrétaire Hay à Washington au commencement de la semaine prochaine ne changera en rien la politique du département d'état.

Le secrétaire s'est tenu soigneusement au courant de tout ce qui a été fait relativement aux affaires de Chine, et l'histoire publiée en Allemagne, suivant laquelle il revient pour changer la politique suivie jusqu'ici est déclarée absurde au département d'état.

Depuis le commencement, les fonctionnaires de Washington sont convaincus que toute tentative de punir le prince Tuan avant l'ouverture des négociations annullerait absolument les efforts pour arriver à un règlement pacifique et satisfaisant.

Une courte dépêche de M. Conger est arrivée aujourd'hui. Elle n'est pas rendue publique, mais on croit qu'elle n'indique aucun changement important dans la situation.

NAVIRE PERDU.

Collision.

Presse Associée.

Nangasaki, 29 septembre — Le steamer norvégien Calanda et le steamer japonais Ize Maru sont entrés en collision au large de Iwo Shima. Le Calanda a sombré. Quarante-cinq passagers et l'équipage ont perdu la vie. Le Ize Maru est entré à Iwo Shima.

Le Calanda était un navire enregistrant 865 tonneaux. Il était arrivé à Nangasaki le 8 août, venant de Kure.

Faillite.

Presse Associée.

Chicago, 29 septembre—La suspension de la maison U. S. Peters et Cie a été annoncée à la Bourse aux actions de Chicago.

—:o:—

Menagez votre systeme ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Abita donne un appétit d'ours.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

42 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS

XVI

LA SUGGESTION

Bien qu'il n'y eût rien de précis dans ses appréhensions, Aurore Burley se sentait d'une excessive nervosité.

Sans deviner qu'un danger pouvait la menacer, elle n'avait plus cette superbe assurance qui si longtemps l'avait rendue presque invulnérable. Comme à plaisir, la destinée s'était jouée d'elle. La constatation des droits de ce Charles Baxter, dont si longtemps on avait ignoré l'existence, venait de consommer sa ruine. Réduite quant à l'héritage des Burley à la portion congrue, elle se savait à la merci de Nina Annine. Enfin, bien qu'elle ne crût rien avoir à redouter de Harry Gordon, elle n'avait pas encore trouvé l'occasion de s'en faire un allié.

De plus, depuis quelque temps, il se produisait en elle des phénomènes étranges. C'étaient comme des lourdeurs de tête, des arrêts de sa pensée et de sa volonté et, singulière coïncidence, ces choses se passaient surtout en présence de Mrs Leigh.

Instinctivement, elle prenait de cette femme, contre laquelle elle n'eût pu articuler un grief, une peur vague, et pourtant, quel que fût son désir de l'écarter, elle la subissait.

Ce jour là, la jeune fille, pour tuer le temps, était allée courir les magasins, mais la fatigue n'avait pas réussi à calmer ses nerfs et elle demeurait fort abattue. Elle dîna seule, très rapidement, puis, prétextant une excessive fatigue, mainifesta le désir de se retirer dans la chambre.

Elle y fut désagréablement surprise en voyant entrer Mabel Leigh. Elle fut sur le point de la congédier: une réflexion l'arrêta.

A quoi bon se faire une ennemie de cette femme, par un excès de sévérité? D'ailleurs, elle n'aurait pas longtemps à subir sa présence.

La femme de charge n'avait que des ordres à demander et elle ne s'était permis de pénétrer auprès de sa jeune maîtresse que pour recevoir ses instructions.

Toutefois, comme, ces instructions reçues, la vieille Mabel ne manifestait pas encore l'intention de se retirer. Aurore ne put retenir un mouvement d'impatience. Son front se plissa, ses lèvres se contractèrent et un léger gonflement de narines fut sur le point de la trahir.

—Qu'avez vous donc, Mademoiselle? interrogea la veuve Leigh avec sollicitude; on dirait que vous souffrez?

—Oh! une migraine, répondit Aurore portant la main à son front, une épouvantable migraine; épuisée, j'ai besoin de repos. Que tout le monde se retire....

—Pas avant de vous donner les soins que réclame votre état.

Cette insistance avait quelque chose de si particulièrement irritant que Miss Burley fut sur le point de s'insurger. Pourtant elle feignit de se résigner.

Alors il se passa quelque chose d'étrange. La veuve tout à l'heure éloignée de la jeune fille se rapprochait peu à peu. Son regard ardent se fixait sur les prunelles demi closes de Miss Burley et l'on eût dit que, sous le rayonnement impérieux de ce regard, celui d'Aurore se modifiait, qu'une puissance agissait sur elle, que pénétrée par les effluves d'un fluide irrésistible, elle subissait la magnétique attirance de celle qui la tenait sous sa domination.

Elle cessait d'être un être pour devenir une chose. Sa personnalité s'abolissait et la créature de révolte qu'elle avait toujours été devenait le docile instrument de celle qui dirigeait ses forces pensantes.

L'hypnotisée passa ainsi par différents états. D'abord, ce fut le sommeil paisible. Son corps se détendit, ses traits s'apaisèrent, une sorte de bien-être en effaça les lignes heurtées. Puis une transformation s'opéra. Les paupières se relevèrent, le corps se raidit et les yeux grands ouverts, étonnamment fixes, des yeux de somnambule où d'hallucinée, cherchèrent ceux de la magnétiseuse.

—Que voulez vous donc de moi? articula presque automatiquement le sujet de Mabel Leigh.

—Rien encore; reposez vous.

Elle obéit, les prunelles atones, toujours immobilisée dans la même attitude, le masque devenu d'une insignifiance d'idiote.

La veuve pourtant était allée

—Il se peut.
—Pierre, sans doute?....
—Pierre, sans doute.
—Ou Gaston, peut-être?
—Ou Gaston, peut-être.
—Mais parlez, parlez donc!...
—Je n'ai rien à vous dire.
—Et moi je veux savoir.
—De quel droit, monsieur de Villefort?
—C'est vrai....oui, de quel droit? Que suis je, moi, pour vous? Rien.... Ce que je vous reproche, voyez-vous, ce n'est pas cet amour.... Vous êtes bien libre de disposer de votre cœur comme vous l'entendez.... Ce que je vous reproche, c'est le mystère dont vous vous entourez et qui fait que, depuis longtemps, au milieu de nous qui vous aimons, vous vous tenez ainsi qu'une étrangère ..... On dirait vraiment, à vous voir, à voir votre indifférence, que rien ne vous touche de ce qui se passe autour de vous et que vous n'y comprenez rien, ne parlant pas la même langue.

Cette scène se passait dans le salon du rez-de-chaussée.

Le duc marchait de long en large, à grands pas, très nerveux.

Tout à coup il s'arrêta devant une fenêtre ouverte.

Il se pencha et laissa échapper une exclamation de colère.

Colette se tourna vers lui et, suivant le regard de Villefort, elle aperçut un homme qui, franchissant la grille, traversait la cour et se dirigeait vers le château.

Et cet homme, c'était Gaston Girodias.

Gaston, c'était l'élu! c'était le mari de demain.

Gaston, qui sans doute, venait réclamer la parole donnée, demander l'exécution de l'engagement pris.

Elle eut un éblouissement pâle, un peu de sueur au front.

Le duc s'était penché. Il semblait dévorer son ennemi du regard.

Il se redressa.

—Mademoiselle, balbutia-t il... s'il est vrai que vous l'aimiez celui-là, je vous serai obligé, désormais, de prendre avec lui vos rendez-vous autre part que sous mon toit....

Il se dirigea vers la porte.

Il chancelait sous le coup d'une trop forte émotion.

Elle tendit les mains, l'arrêtant:

—Restez!
—Vous voulez?
—Je veux que vous assistiez à ce qui va être dit....Après quoi, je le sais, il me faudra quitter votre maison....
—Soit. Je reste.

Ils attendirent, sans plus un mot, l'arrivée de Gaston qu'un domestique introduisait.

Le jeune homme eut un geste de surprise en apercevant Villefort.

Il parut même déconcerté.

Etait ce un piège?

L'air embarrassé de Colette, sa pâleur, la pâleur d'Horace également, semblaient présager une tempête.

—Mademoiselle, dit-il crânement....avec un défi vers le duc, vous n'ignorez pas ce qui m'amène....

Et désignant le duc:

—Monsieur est de trop....
—Permettez à M. de Villefort d'entendre ce que vous allez me dire.... Cela vaudra mieux, je vous assure, et pour nous deux et pour lui....

Gaston hésita un peu.

Mais une hésitation, cela pouvait passer pour une crainte, et Gaston était inaccessible à la crainte.

—Puisque tel est votre désir, mademoiselle, j'y consens.

Il s'était tenu, depuis son entrée au salon, sur le seuil de la porte. Il se rapprocha de Colette, passant entre la jeune fille et M. de Villefort.

Et, d'une voix qui parut profondément émue:

A continuer.

Avis aux Mères.—Le Sirop Calmant Soothing Sirup) de Mrs Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un taon." Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs, débarasse des gaz, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Sirup".